

Rachid Agrour (2007), *Léopold Justinard. Quarante ans d'études berbères*, Paris, Editions Bouchène, 326 pages.

Ce livre a pour objet principal la réédition d'un ensemble de travaux réalisés entre 1914 et 1954 par L. Justinard (1878-1959), sur une série de faits et de thèmes relevant respectivement de l'histoire sociale et de la littérature orale du Sud-Ouest marocain, particulièrement le Souss et la région de Tiznit. Une réédition qui peut intéresser les chercheurs œuvrant pour la connaissance, la promotion et le rayonnement de la culture amazighe. Une réédition qui va sans aucun doute contribuer à résoudre un problème pratique : la difficulté d'avoir accès à tel article ou telle œuvre ou note de Justinard que, encore capitaine à l'époque, les Soussis, en raison de son penchant très prononcé pour eux et pour leur langue, ont surnommé *qebtan ech-chelh* (capitaine chleuh).

L'ouvrage de R. Agrour – inspiré par Alain Mahé : anthropologue français qui, en vertu des principes élémentaires de l'engagement civique, emploie une portion de son temps à l'exhumation de la masse de documents écrits sur le système sociétal kabyle durant la période coloniale pour échafauder, déclare-t-il dans une interview à la revue *Cultures & Conflits* (n° 47), « une sorte d'histoire de l'anthropologie vue de Kabylie »<sup>1</sup> – se compose de deux parties : *Présentation* et *Choix de textes*.

La première partie, un exposé de 69 pages solidement documenté, contient un texte principal (p. 7-63) et des annexes (p. 65-76) où, curieusement, se trouve intercalée (p. 69-71) la liste des références bibliographiques citées par l'auteur. Le texte principal gravite autour de trois idées majeures : l'itinéraire marocain de Justinard (p. 8-16), son rapport avec les milieux chleuhs (p. 22-42) et sa méthode d'investigation (p. 16-22, 42-63).

Rachid Agrour ressuscite Léopold Justinard. Il en suit de tout près le parcours au Maroc : un parcours de quarante-cinq ans (1911-1956), mouvementé, foisonnant et instructif. A travers ce parcours, l'auteur, armé d'une méthode d'analyse historique féconde, re-plonge le lecteur dans le contexte des événements survenus au niveau national et à l'échelle internationale, notamment ceux qui ont permis au colonel de répondre à son attrait pour la langue et la culture amazighes : la signature du traité de protectorat (1912)<sup>2</sup>, la guerre de 1914-1918 et l'insurrection du Rif (1921-1926).

Le premier événement le met en contact avec des Chleuhs : éléments majoritaires de « la troupe qui lui est confiée (Tabor n° 5) » (p. 10), qui vont l'initier au parler tachelhit (l'arabe qu'il a appris en Algérie s'avère insuffisant en pareille situation). Durant son séjour à Fès (1911-1913), il atteint la cour du sultan Abd el Hafid et lie connaissance avec, entre autres, les plus en vue des courtisans chleuhs : A. Atiggui

---

<sup>1</sup> Cf. « Entretien d'Alain Mahé : Itinéraire d'une recherche », effectué par Daniel Céfaï (<http://conflits.revues.org/index844.html>, p. 7) dans le cadre de l'un de ses principaux axes de recherche : l'histoire et la méthodologie de l'enquête de terrain.

<sup>2</sup> Le traité fut signé le 30 mars à Fès par le sultan Abd el Hafid, « sous la pression de cinq mille soldats français qui campaient sous les murs de son palais » (B. Lugan, *Histoire du Maroc. Des origines à nos jours*, 1992 : 230) ; soldats que ce même sultan, assiégé par les révoltes populaires, a fait venir en mai 1911 pour le libérer.

et les frères Aglaou (El Madani et Thami). En 1914, sur la demande du général Gouraud, Justinard publie un manuel de tachelhit<sup>3</sup> à l'usage des officiers français, avec – en annexe – « une dizaine de contes recueillis auprès de ses soldats » (p. 11). Le deuxième événement, où il retrouve sur la première ligne du front ses soldats de Fès et où il est moult fois blessé, le conduit, pendant une période de convalescence à Paris, à rencontrer le général Lyautey. En vertu de sa maîtrise de l'amazighe et de l'arabe, cette rencontre le ramène au Maroc ; d'abord, « à Marrakech où il est affecté au Service des Renseignements » (p. 12) et, ensuite, à Tiznit où il mène un assez long travail informatif (1916-1921) – avec l'aide du caïd Tayeb Outgountaft, devenu son grand ami. Le troisième événement, où il revient au *renseignement* après une pause de presque quatre ans, l'oblige « à engager un tournant radical dans sa carrière militaire » (p.14). Jugé inapte à diriger une troupe au combat, à cause des séquelles dues au crash de son avion de reconnaissance aux environs de Taza, quinze jours après la reddition de *Si Muhand*<sup>4</sup> : guide de la résistance rifaine, il intègre, à Rabat, la *Section sociologique* de la *Direction des Affaires Indigènes* et en devient directeur en 1930. En 1937, alors et encore à la tête de ladite Section, il part en retraite mais ne quitte définitivement le Maroc qu'en 1956.

Du parcours marocain de Justinard, Rachid Agrour retient le passage à Tiznit. Il y voit le moment le plus enrichissant du rapport du colonel avec les milieux chleuhs, rapport qu'il explique en vingt pages. « Les années vécues à Tiznit, écrit-il, ont été décisives dans sa vie, tant de soldat que d'homme » (p. 33). Elles ont été pour lui un véritable séjour linguistique et une période d'exploration systématique des caractères physiques et sociétaux de la région où il est envoyé à titre d'agent de renseignements. Il approfondit ses connaissances en langue tachelhit, noue des liens avec les personnes influentes au plan local ou régional (caïds, clercs, saints, chefs de tribus...), sillonne les territoires tribaux, recueille les informations et établit des cartes et itinéraires pour la soumission au pouvoir central (colonial) des bastions de la résistance tribale. (On les soumet par le fer et par le feu).

Agrour ne se borne pas uniquement à décrire la mission exploratrice de l'agent de renseignements coloniaux. Son exposé déborde par moments, mais à bon escient, les aspects professionnels et les limites temporelles du séjour de Justinard à Tiznit. Et ce, afin de rétablir la véracité d'une action ou d'une information. A titre d'exemple, il conclut, à partir des recoupements d'un nombre de données, que le sultan Hassan 1<sup>er</sup>, contrairement à l'idée longtemps admise et soutenue, n'a pas fondé la cité de Tiznit : elle préexistait à son règne (1874-1894).

Toujours est-il que, poursuit l'auteur, Léopold Justinard quitte son poste de Tiznit en 1921 mais reste en contact permanent avec les milieux chleuhs tant au Maroc (Tiznit et sa région, Marrakech, Rabat, Salé...) qu'en France (banlieue parisienne). Le capitaine, « résolulement berbérophile » (p. 37) à l'instar de nombreux « militaires venus d'Algérie » (*ibid.*), défend ardemment ses soldats et son ami le caïd Outgountaft, plaide sans relâche pour le développement des études amazighes et

---

<sup>3</sup> *Manuel de berbère marocain, dialecte chleuh*, Paris, Guilmoto.

<sup>4</sup> Connu sous le nom (célèbre) d'Abd el-Krim el-Khattabi, *Si Muhand*, figure emblématique de l'histoire du Maroc contemporain, dont Hô Chi Minh dit : « héros national, précurseur de la guerre populaire » (cité par V. Monteil, in *Abd el-Krim et la république du Rif*, 1976 : 149), se rend aux troupes de la fameuse coalition franco-espagnole, le 27 mai 1926.

contribue dans diverses revues à la promotion de la poésie chleuhe qu'il considère comme source d'informations principale pour l'écriture de l'histoire du Souss.

C'est également au cours des années écoulées à Tiznit, ressort-il du texte d'Agrou, que Justinard développe sa méthode de travail. En tant qu'agent de renseignements, il s'aligne sur la politique de Lyautey : se garder de traiter les colonisés de sous-hommes et s'employer à « les comprendre et [à] reconnaître leur différence que ce soit pour les combattre ou les administrer » (p. 16). Autrement dit, il suit au pied de la lettre les termes de la devise : (bien) comprendre pour (mieux) agir. Mais il n'en reste pas là. Un double projet : connaître la dynamique des ligues tribales en place et pénétrer les structures mentales des populations dont la langue et la culture le passionnent tellement, l'incite à recourir aux approches historique et ethnologique.

Le recours du capitaine Justinard à l'approche historique paraît dénoncer les limites des techniques d'investigation enseignées à ce moment-là aux officiers chargés de collecter les renseignements nécessaires à la préparation – au plan politique (établir des liens avec les chefs de guerre autochtones) – de la conquête militaire coloniale, euphémiquement appelée « pacification ». Il s'efforce de lire le passé guerrier des tribus afin de pouvoir saisir la nature de leurs stratégies en matière de conflit armé et le style de leurs manœuvres sur les champs de bataille. Aussi se penche-t-il sur les thèmes en étroite relation avec la raison première de sa mission tels que le rapport du Souss au Makhzen (pouvoir central), l'histoire du groupement tribal Aït Ba Amrane et l'histoire sociale du Tazerwalt<sup>5</sup>.

Néanmoins, la rareté extrême des écrits afférents à ces thèmes l'oblige à s'engager davantage sur le terrain de la tradition orale dans ses différentes formes. Il y puise à pleines mains les informations recherchées et ce, à l'aide de l'entretien (individuel et collectif) : outil d'enquête ethnologique par excellence. Un outil dont Justinard use en permanence, partout où il se trouve en (la) présence des Ichelhin. Lui-même « évoque alors son travail comme une quête de tous les jours, qui [...] est aussi une sorte de jeu d'adresse intellectuel » (p. 42). Ce moyen de recherche, l'entretien, lui a permis de récolter une masse de données non seulement pour les services de renseignements, mais aussi pour l'étude des thématiques de son choix et, plus tard, pour la Section sociologique de la Direction des Affaires Indigènes.

En collecteur inlassable de données sur tel aspect ou telle dimension de l'histoire et de la société chleuhes, Léopold Justinard recourt à une autre source d'informations ; le manuscrit (المخطوط). Il distingue entre deux sortes de manuscrits : « ceux écrits en berbère [langue amazighe] à l'aide de l'alphabet arabe et ceux écrits exclusivement en langue arabe » (p. 52). Parmi les manuscrits recueillis, déchiffrés et traduits figure celui d'Abderrahman Tamanarti (XVII<sup>e</sup> s.) : الفوائد الجمة في إسناد علوم الأمة (*Recueil de mots utiles, d'après les savants*)<sup>6</sup>, que l'un des plus illustres orientalistes, Evariste Lévi-Provençal, tenait pour perdu à jamais.

---

<sup>5</sup> L'histoire du Tazerwalt a été revisitée par feu P. Pascon. Avec la collaboration du regretté A. Arrif, de D. Schröter, de M. Tozy et d'H. Van Der Wusten, il publie les résultats d'une recherche qui a duré une bonne dizaine d'années, sous le titre : *La maison d'Illigh et l'histoire sociale du Tazerwalt*, Rabat, SMER, 1984.

<sup>6</sup> La traduction est de Justinard.

Manuscrit et tradition orale, telles sont les mines de renseignements principales de Justinard. Il les exploite au moyen d'une démarche nourrie essentiellement des méthodes de recherche historique et ethnologique. Une démarche qu'il a su rendre fructueuse en s'engageant dans la vie de ses informateurs<sup>7</sup>. Son engagement s'opère d'abord par « la tactique du thé » que lui recommande le colonel Lamothe, c'est-à-dire le thé en tant que boisson qui crée des contacts et délie les langues. Ensuite, il s'effectue par des gestes rituels à très fort impact ; en l'occurrence, l'invocation et le sacrifice. Sur le front, il lui arrive souvent de se mêler à ses soldats dans leurs prières et vœux adressés aux saints de leur région (Sidi Hmed Ou Moussa, Moulay Brahim...). De retour de la guerre ou d'une mission périlleuse, il offre un sacrifice (sanglant) au sanctuaire d'un saint. Ce qui n'est pas sans frapper l'imaginaire de ses informateurs et attendrir leurs sentiments.

Fructueuse à plus d'un titre, résulte-t-il de la *Présentation* de Rachid Agrou, la démarche investigatrice de Léopold Justinard l'a conduit à réaliser d'importants travaux de recherche, lesquels ont été couronnés par des publications sous forme d'article ou de livre. Ces publications, dont les toutes premières étaient destinées aux officiers amenés à remplir leurs fonctions en zones chleuhes, ont servi de cadre de référence ou de source d'informations pour de nombreux chercheurs des périodes coloniale et postcoloniale s'intéressant à la culture amazighe.

La partie principale de ladite *Présentation* débouche sur un exposé fort bienvenu de neuf pages d'annexes. Il comprend la liste des principaux informateurs de L. Justinard (p. 65-67), la bibliographie utilisée par R. Agrou (p. 69-71)<sup>8</sup>, deux figures – une carte de la région de Tiznit et un plan de la cité de Tiznit – (p. 72-73) et une liste chronologique des publications de Justinard (p. 74-76).

Agrou a pu reconstituer la nomenclature des informateurs de Justinard à partir des notes de ce dernier et les classer en quatre groupes (militaires, trouvères, notables et migrants) respectivement constitués de 9, 6, 10 et 4 personnes. Il les présente dans un tableau à 5 colonnes : nom, région, tribu, lieu de la collecte et publications les mentionnant. Deux points évoqués plus haut par l'auteur, au sujet des enquêtés (informateurs) et de l'enquêteur (Justinard), méritent d'être signalés ici. Le premier montre qu'au nombre de ces informateurs se trouvaient des agents doubles tels que Mohamed Ou Mbark Bouzalim (originaire des Aït Ba Amrane) : « le meilleur » au sens de l'officier des renseignements qui, pour le protéger, le surnomme Mohamed Akhsassi (p. 21-22). Le second atteste que Justinard, suivant sa « vocation de témoin [qui] était accompagnée de scrupules qu'on rencontrait rarement, y compris

---

<sup>7</sup> Ce type d'engagement a longtemps manqué dans l'enseignement et dans la pratique de la méthodologie de l'enquête de terrain en ethnologie. Et pour cause, le chercheur devait être étranger au milieu étudié et distant envers l'informateur : la distance, le désengagement et la neutralité étaient définis comme principes de l'approche scientifique. Aujourd'hui, après une importante accumulation d'expériences de terrain, il est avéré que l'informateur, pour fournir un maximum de renseignements, a besoin d'une forte présence du chercheur. Une présence forte mais discrète ; en d'autres termes, un engagement sincère.

<sup>8</sup> Selon les normes de la présentation des références bibliographiques en fin de texte, la liste récapitulative de sa bibliographie devrait être placée juste après le texte principal et non parmi les annexes.

chez ceux qui avaient fait de cette vocation leur métier : les ethnologues [...] » (p. 19), avait « systématiquement livré les noms de ses informateurs » (*ibid.*).

Tout bien considéré, le second point appelle une précision et deux questions. La précision : les ethnologues (et les sociologues) s'abstiennent de donner les noms des enquêtés non pas par manque de scrupules mais en raison des règles éthiques ou déontologiques de l'enquête de terrain<sup>9</sup>. Les questions : pourquoi Justinard ne révèle-t-il pas les noms de ses interlocuteurs français<sup>10</sup> ? Pour quelle(s) raison(s) Si Mokhtar Soussi ne figure-t-il pas sur la liste des informateurs du colonel alors que non seulement il a été côtoyé par celui-ci (Agrour : 7-8), mais encore il lui a remis ou dû lui remettre « deux cents douze proverbes » (*ibid.* : 56)<sup>11</sup> ?

Le livre de R. Agrour se prolonge par un ensemble d'écrits de Justinard (p. 77-325). Il les rassemble sous le titre : *Léopold Justinard. Quarante ans d'études berbères* et le sous-titre : *Choix de textes*. De teneur inégale, ces textes, au contenu desquels Agrour consacre une note liminaire (p. 79-80), représentent le plus clair de l'œuvre du colonel<sup>12</sup>. Ils portent principalement sur trois thématiques : les deux premières à peine effleurées, la troisième jamais abordée. Il s'agit de l'histoire sociale (ancienne et récente<sup>13</sup>) du Souss, la littérature orale chleuhe (contes, légendes, poésie, proverbes, etc.) et le contexte migratoire des Ichelhin du bassin parisien.

Le mérite de ce livre est certain, malgré quelques imperfections tels que l'absence d'un système de translittération et le non-classement des textes choisis suivant les thématiques susdites. Il réside non seulement dans la réédition de ces textes de plus en plus introuvables de nos jours, mais aussi dans la méthode d'investigation de son auteur. Agrour ne s'est pas contenté des données écrites pour ressusciter Justinard et en retracer l'itinéraire au Maroc ; un itinéraire qui se distingue, entre autres, par une abondante production intellectuelle focalisée sur la langue et la culture amazighes. Il a fait appel à la tradition orale, ce gisement intarissable d'informations qui demeure méconnu (ou inconnu) de bon nombre d'historiens marocains. Cinq personnes ont été sollicitées et interrogées : deux femmes (Lalla Fadma, Tlata Lakhsas ; Lalla Aïcha, Nanterre) et trois hommes (Afqir Abd, Tlata Lakhsas ; Afqir Hassan, Id Boufous, Lakhsas ; Pierre Justinard<sup>14</sup>, Paris). Ils lui ont fourni de précieux renseignements qu'il a su utiliser de manière particulièrement féconde au plan scientifique.

<sup>9</sup> Voir les ouvrages de méthodologie de terrain en ethnologie et en sociologie.

<sup>10</sup> C'est par exemple le cas du Père Blanc que Justinard qualifie de « vénérable religieux ». Il le présente ainsi : « Le Père F. » (*cf.* le passage cité par Rachid Agrour : 34, note 3). Cette présentation est typiquement ethnologique et sociologique (!?).

<sup>11</sup> M. Soussi parle de trois cents proverbes environ. Voici son propre témoignage :  
"حرصت على جمع الأمثال الإلغية من قديم في كراسة استوفت زهاء ثلاثمائة؛ ثم أخذها مني الكولونيل المستشليح (جوستنار) ففرنسها ونشرها في بعض المجلات الفرنسية؛ رجعت كرة أخرى ونحن في معتقل: (أغبالو نكردوس) فأمليتها على الوزير الكبير أخي سي محمد الفاسي، فجمع منها عني ألفاً وخمسين، مابين منثور ومنظوم؛ وقد فسر لها بحكاياتها بالعربية الفصحى فضمها إلى المجموعة الكبرى التي جمعها في الأمثال المغربية" (المعسول، الجزء الأول، ص. 59).

<sup>12</sup> Agrour signale qu'une vingtaine d'articles de Justinard, publiés dans la revue *Aguedal*, (Rabat) entre 1936 et 1944, sont aujourd'hui quasi introuvables (p. 74, note 1).

<sup>13</sup> Le terme d'*histoire récente* renvoie à la « période comprise entre la fin du XIXe et les premières années du XXe siècle » (p. 80).

<sup>14</sup> Fils du colonel Justinard, Pierre était Contrôleur civil au Maroc de 1947 à 1953.

Le recours de Rachid Agrour à la technique de l'entretien nous rappelle l'approche suivie par Marcel Lesne dans ses recherches menées pendant les années cinquante. Ce dernier a pu mettre en lumière une partie non négligeable des faits saillants de l'histoire récente des tribus Zemmour en s'appuyant sur les renseignements oraux de première et de seconde mains<sup>15</sup>. Les chercheurs marocains en matière d'histoire, qui tiennent le document (الوثيقة) pour unique source d'informations fiable, et tout particulièrement les spécialistes de l'histoire contemporaine et actuelle, devraient se pencher sur les richesses de la tradition orale.

Hammou BELGHAZI  
CEAS-IRCAM

---

<sup>15</sup> Voir son étude : *Les Zemmour, essai d'histoire tribale*, présentée, en 1960, comme thèse complémentaire pour le doctorat ès lettres (Paris) et publiée, en 1966-1967, dans la *Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée*, Aix-en-Provence.